

## Fernand Deligny, permettre aux invivables de vivre :

Petit-déjeuner philo de la Bibliothèque de Verviers – 12/04/25

Noëlle DELBRASSINE

(pour PhiloCité ASBL), assistante et doctorante en philosophie de l'ULiège

Présentation du cycle : *Enfant(illages)*. Le cycle de cette année interrogera la notion d'enfance sous différents aspects. Quelle est l'importance de l'enfance dans l'adulte que nous sommes ? Comment se rapporte-t-on à son enfance et à l'enfance des autres ? Mais aussi : qu'est-ce qu'un enfant, au juste ?

Les approches historiques ou anthropologiques montrent que la définition, la place et la considération des enfants varient selon les époques et les sociétés. L'historien Philippe Ariès va même jusqu'à déclarer que le sentiment d'affection qui nous lie à nos enfants (et que l'on penserait volontiers éternel et évident) a lui-même son histoire et qu'il n'est apparu qu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Pourrait-on alors prétendre qu'on ne naît pas enfant, mais qu'on le devient, plus ou moins différemment, selon l'époque et la société ? La question mérite d'autant plus d'être posée qu'elle ouvre sur la politisation de l'enfance et la possibilité d'interroger les rapports de domination adultes-enfants au même titre que les autres formes de domination (de genre, de race, de classe sociale ou de sexualité hétéronormée).

Dates : 14/12 (Gaëlle) ; 08/02/2024 (Noëlle), 12/04 (Noëlle), 14/06 (Gaëlle).

De 10h15 à 13h. Les participants arrivent dès 10h15 et on commence "officiellement" à 10h30 jusque 12h30, avec une pause de 10 minutes (environ).

Inscription : par téléphone au 087 325 335 ou par mail à [francoise.bernardi@verviers.be](mailto:francoise.bernardi@verviers.be)

Le texte ci-dessous suit la trame proposée par Sandra De Toledo dans sa présentation de Deligny (extrait disponible en annexe, à la fin du document). Nous l'agrémentons de compléments d'informations tirés de nos recherches personnelles (cf. références en fin de document) et du film de Richard Copans, *Monsieur Deligny* (Les films d'Ici, 2020, en DVD et disponible sur YouTube). L'exercice final et les temps d'échanges relèvent des choix de l'animatrice.

### I. Préambule

Aujourd'hui, j'aimerais déroger à mes habitudes et vous parler d'un seul penseur. Il fait partie des meilleures découvertes que j'ai pu faire durant ma thèse et me semble tout à fait incontournable pour le cycle de cette année consacrée à l'enfance et à ses implications politiques... celui dont j'aimerais vous parler aujourd'hui, c'est Fernand Deligny. Nous l'avons évoqué rapidement lors du petit-déjeuner philo précédent. Lui aussi pourrait s'inscrire dans une réflexion sur l'enfance comme *non-parlance* – et vous verrez que nous y reviendrons tout en élargissant le propos. Il a consacré une bonne partie de sa vie aux enfants autistes mutiques – ces enfants pour qui l'*infans* semble ne jamais céder la place à la parole. C'est la vie proche de ces enfants et d'autres enfants dits incurables, inéducables, débiles, dangereux ou délinquants qui l'a mené à développer une pensée à la fois politique et antipsychiatrique sur l'humain et, en particulier, l'humain en marge de la vie dite normale au cours du 20<sup>e</sup> siècle.

« La vie de Fernand Deligny a été un manifeste permanent pour la condition humaine sous toutes ses formes : les plus perdues, les plus égarées, les plus écrasées, et les plus modestes aussi. Il a soutenu une tentative obstinée d'approche de la différence absolue de l'autre »<sup>1</sup>.

Ensemble, nous allons découvrir l'univers fascinant de Deligny, un univers qui, je pense, ne manquera pas d'envahir plus encore le devant de la scène scientifique et éducative durant les prochaines années. Décrire Deligny en quelques mots, lui donner ne serait-ce qu'une fonction, une profession, c'est déjà se confronter au fait qu'il est « inassimilable », comme le disait déjà le philosophe français Louis Althusser après l'avoir rencontré. Inassimilable, donc, Deligny est à la fois instituteur, « éducateur », auteur et réalisateur et il demeure pourtant, toute sa vie durant, loin des diplômes et des institutions **[PowerPoint]**. Aucune étiquette ne semble lui coller, ni lui convenir. Pour le décrire, sans doute faut-il alors faire le récit de sa vie. C'est ce

<sup>1</sup> Dossier « Le cinéma de Fernand Deligny » (Josée Manenti, Sandra Alvarez de Toledo, Patrick Leboutte, Jean-Louis Comolli, Fernand Deligny) compris dans le DVD *Le Cinéma de Fernand Deligny*, p. 2.

que nous allons faire aujourd'hui (sur base de la présentation établie par Sandra Alvarez de Toledo, principale éditrice des textes de Deligny aujourd'hui<sup>2</sup>) : parcourir les grandes étapes de sa vie en interrompant ce récit par quelques temps d'échanges ou de débat et, en fin de séance, par un exercice.

Je me permets néanmoins une petite incursion pour justifier pourquoi il me semble particulièrement pertinent de vous parler de Deligny dans le cadre d'un atelier *philosophique* sur *l'enfance*. Pour ce qui est du thème de l'enfance, vous allez vite constater qu'on est en plein dedans. Avec Deligny, on est même proche du mot qui a fait le titre de ce cycle d'ateliers : enfantillages. De fait, il faut bien dire qu'il a consacré toute sa vie à des enfants dits « fous », « idiots » ou à tout le moins difficiles – ces fameux « invivables ». Les enfantillages, si on définit ça comme le reflet d'un manque de maturité et de conformisme au monde normatif des adultes, on peut donc dire que ça le connaît. Mais, avec Deligny, il n'est pas question de sombrer dans le préjugé : un enfantillage, ça n'est péjoratif que pour celui qui regarde l'enfant avec des yeux remplis d'attentes, d'objectifs préétablis, d'idéaux. Et ça, Deligny, ça ne lui plaît pas. C'est là, notamment, qu'il nous est si précieux pour la philosophie : il n'est peut-être pas philosophe (puisqu'il a abandonné ses études et ne revendique pas ce qualificatif), il n'a pas non plus prétendu écrire des ouvrages ou tourner des films à vocations philosophiques... et pourtant tout y est (et plus encore) : une capacité à problématiser sans sauter sur des solutions hâtives, une capacité à tourner la langue pour la rendre conforme à des convictions, une capacité à observer et à interpréter le « moindre geste » sans se fier aux diagnostics, aux stéréotypes, aux rumeurs. Ne pas se résoudre, ne pas se précipiter, ne pas préjuger : autant de qualités philosophiques dans le travail de Deligny qui œuvre en quelques sortes pour une « meilleure éthique de vie » pour ces invivables que sont les enfants en marge. Même si, aujourd'hui, nous serons loin des auteurs et des concepts classiques de l'Histoire de la philosophie : nous serons en plein dans une tournure d'esprit philosophique, à la fois critique et créative, bien que rivée sur des matières étranges ou étrangères (la psychiatrie, le soin, l'éducation). Pour Georges Canguilhem, autre adepte du mélange des disciplines, la philosophie est même par excellence « [cette] réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne, et nous dirions volontiers pour qui toute bonne matière est étrangère »<sup>3</sup>. Lançons nous donc à l'aventure dans cette exploration de la vie de Deligny et gageons que nous y trouverons de quoi alimenter nos réflexions philosophiques et nos pratiques.

## II. Introduction

« Fernand Deligny est né en 1913 à Bergues, à 60 kms de Lille, près de la frontière belge. Il passe sa petite enfance (le temps de la guerre) en Dordogne, à Bergerac, avec sa mère Louise. Son père est tué au combat en 1917 (...). Son enfance et son adolescence se déroulent à Lille, où il vit avec Louise et ses grands-parents maternels (...). Il abandonne des études de psychologie et de philosophie et passe une grande partie de son temps dans les salles obscures et au ciné-club (...). Il dirige une revue estudiantine, Lille-Université, dans laquelle il publie des comptes-rendus de films de production courante et expérimentaux (...) ».

## III. Armentières, 1938 + 1<sup>er</sup> ouvrage, *Pavillon 3*, 1943

« Il découvre l'**asile d'Armentières**, qui agit sur lui comme une véritable révélation. *J'aimais l'asile. Prenez le mot comme vous voulez : je l'aimais, comme il est fort probable que beaucoup de gens aiment quelqu'un, décident de faire leur vie avec. Il s'agissait bien d'une présence vaste, innombrable, mais dont l'unité était évidente*<sup>4</sup>. Après son service militaire à Paris, il est instituteur suppléant dans deux classes spéciales, à Paris puis à Nogent-sur-Marne. Il adapte les principes de l'école active (Célestin Freinet). Il **retourne à Armentières en 1938** et, après six mois de mobilisation, y reste trois ans comme instituteur spécialisé puis comme éducateur. ***Pavillon 3***, son premier livre, paraît en 1944 ».

<sup>2</sup> Présentation de F. Deligny par Sandra Alvarez De Toledo pour le dossier « Le cinéma de Fernand Deligny » (Josée Manenti, Sandra Alvarez de Toledo, Patrick Leboutte, Jean-Louis Comolli, Fernand Deligny) compris dans le DVD *Le Cinéma de Fernand Deligny*.

<sup>3</sup> G. CANGUILHEM, *Le Normal et le Pathologique*, Paris, PUF, 1972, 2<sup>e</sup> éd. revue, p. 8.

<sup>4</sup> F. DELIGNY, *Le Croire et le craindre*, Paris, Stock, 1978.

Dans les années 30, à une époque où on ne parle pas encore d'hôpitaux psychiatriques, Deligny découvre une première fois l'asile d'Armentières [PowerPoint]. Il en tombe presque amoureux. À l'époque, il est encore aux études (en psychologie et en philosophie, des études qu'il n'achèvera jamais), mais il entend bien revenir à Armentières. Très tôt, il écrit en effet : « J'aimais l'asile. Prenez le mot comme vous voulez : je l'aimais, comme il est fort probable que beaucoup de gens aiment quelqu'un, décident de faire leur vie avec »<sup>5</sup>. Quelques années plus tard, à 25 ans, il intègre donc l'asile en tant qu'instituteur spécialisé et retrouve sa passion initiale pour ce lieu si particulier où s'entassaient les jeunes rebuts de la société.

« À vingt ans, je pensais volontiers que j'étais né pour écrire. À trente ans je me suis retrouvé "éducateur principal" dans un Institut médico-pédagogique, dépôt régional où des centaines d'enfants anormaux, pour la plupart délinquants plus ou moins chevronnés, espéraient leur retour à la vie normale » (avant-propos, *Pavillon 3*).

Dans cet asile, il y a bon nombre d'enfants bien différents les uns des autres, réputés délinquants, dangereux et inéducables. On y case tous ceux dont on ne sait pas quoi faire et Deligny, malgré son poste d'instituteur spécialisé, n'a pas même à prouver que ses élèves apprennent quoique ça soit tant on n'espère rien d'eux et à peine de lui. À Armentières, il y a un psychiatre, aucune infirmière et seulement des gardiens, le tout pour 1 200 jeunes, résume Richard Copans dans son film, *Monsieur Deligny*. On croirait voir une prison :

« Les murs sont des murs, les toits sont des toits, des arbres il y en a, et les fenêtres ne sont pas tout à fait des vraies fenêtres. Les fenêtres ne s'ouvrent pas. Du fer enrobé dans le bois, la grille ne s'y voit pas. Alors, que vont devenir les yeux de cet enfant-là parmi des centaines d'autres ? Que deviennent les yeux d'un enfant qui n'a rien à voir que le temps qui passe ? »<sup>6</sup>.

Dans le film de Copans, on trouve une scène qui, selon moi, illustre parfaitement le tempérament et la personnalité incroyables de Deligny. Trois minutes pour résumer tout son talent, sa minutie, sa prudence, son sens de l'observation sans jugement hâtif. Voyez par vous-même le récit de cette expérience faite en classe d'enfants dits anormaux (de 15-17 ans environ), dans le Pavillon 3 d'Armentières (il s'agit d'une reconstitution) :

➔ [PowerPoint] Extrait de *Monsieur Deligny* de Richard Copans (2020) – Musique militaire *versus* Beethoven.

Pendant son séjour à Armentières, en 1940, l'asile se fait bombarder par les Allemands. 200 malades s'échappent, une première moitié est retrouvée dans les jours qui suivent. Qu'arrive-t-il à l'autre moitié ? Il se trouve qu'elle se dissout dans la société, s'y intégrant, s'y faisant oublier. Les années passant, on en retrouvera certains, mariés, parents, travailleurs... « C'est donc qu'ils n'étaient pas si fous que cela », ricane Deligny. Publié en 1944, *Pavillon 3* est son premier livre [PowerPoint] et raconte l'expérience à l'asile d'Armentières. Dans ce pavillon, Deligny travaillait au côté des gardiens et commençait avec eux à « tenter » des choses – le mot tentative est primordial pour Deligny. Il se fait que Deligny est rapidement nommé « éducateur spécialisé ». Une de ses premières décisions est alors d'abolir les punitions. Le reste se fait presque naturellement et sans mot dire : on profite des conditions exceptionnelles instaurées par la guerre pour desserrer la surveillance et mettre en place des ateliers manuels, à l'intérieur ou en plein air, on forme des petites troupes de théâtre, des équipes de football, etc. Dès les années 40, l'idée est d'offrir à ces enfants « impossibles à vivre » une vie digne de ce nom. Vivre en présence proche des réputés « invivables », leur permettre de vivre plutôt que d'invivre, ça sera le défi de toute sa vie : permettre aux invivables de vivre.

<sup>5</sup> F. DELIGNY, *Le Croire et le craindre*, Paris, Stock, 1978.

<sup>6</sup> Fernand Deligny, « Ce gamin-là » de Renaud Victor, 1975.

Après plusieurs années de joyeux services à Armentières, Deligny quitte l'asile de peur de s'enliser dans des pratiques normées et dans une institution qu'il juge d'ores et déjà très imparfaite : même avec des ateliers, du théâtre et du foot, même sans punition, « c'était somme toute réitérer un climat asilaire un peu amélioré, alors je suis parti », écrit-il.

#### IV. Expériences lilloises : Commissariat à la famille et COT, 1943-1945 + 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> ouvrages (*Graine de crapule*, 1945 et *Les Vagabonds efficaces*, 1947)

« En 1943, il est appelé comme conseiller pédagogique par le Commissariat à la Famille et ouvre un foyer de prévention de la délinquance à Wazemmes, quartier industriel et populaire de Lille. Il prend deux ans plus tard la direction du COT (Centre d'Observation et de Triage), organisme géré par l'ARSEA du Nord (Association de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence déficientes et en danger moral). Il est licencié au bout de dix-huit mois.

Il publie *Graine de crapule. Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver*, qui établit sa réputation d'éducateur libertaire, en 1945. *Les Vagabonds efficaces*, récit de son séjour à la direction du COT, paraît deux ans plus tard. En 1946, il prend pour quelques mois la direction de *Travail et Culture* pour la région du Nord. Il y rencontre Chris Marker et André Bazin qui animent la section cinématographique de l'association (...).

Après deux ans à travailler comme conseiller pédagogique pour le Commissariat à la famille de Lille [PowerPoint], Deligny devient directeur du COT (Centre d'Observation et de Triage !) de Lille. Durant un an et demi, temps nécessaire pour qu'il inquiète définitivement l'Association qui l'engage au point de provoquer son propre licenciement, Deligny en voit défiler, des enfants. Déficients et en danger moral, les enfants qu'il « observe et trie » semblent perdus d'avance, destinés à intégrer des asiles, des prisons ou à devenir de la chair à canon. Et ça, Deligny ne peut pas le supporter : il faut tenter d'agir autrement, changer les circonstances pour révéler peut-être d'autres possibles et d'autres visages pour ces enfants rivés à leur passé comme à leurs dossiers (qu'ils soient juridiques ou médicaux).

⇒ **Discussion/débat : [PowerPoint]** brainstorming autour de l'expression « enfant anormal » (Qu'est-ce que cela peut bien être ? Quels mots cela vous évoque ? Quelles sont exactement les dérogations à la norme ciblées dans cette expression ? Si elle est de moins en moins usitée aujourd'hui, en trouve-t-on encore des équivalents dans la langue courante ?).

Toutes ces expériences lui inspirent un second ouvrage, publié en 1945, *Graine de crapule* [PowerPoint]. Son sous-titre cocasse évoque déjà toute l'ironie dont Deligny est capable : *Graine de crapule. Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver*. Certains l'acclament, beaucoup s'inquiètent. La publication, deux ans plus tard en 1947, d'un autre récit intitulé *Les Vagabonds efficaces* [PowerPoint] ne manque pas d'alimenter sa notoriété pour le meilleur ou le pire. Dans l'introduction à ce livre, Deligny fait le point :

« Me voilà depuis bientôt dix ans parmi ceux qui veulent mettre le feu aux fermes, volent le charbon dans les péniches, ceux qui fraudent et qui vagabondent, ces racailles de moins de dix-huit ans, qui criment, ingratent, assistancespubliquent et se masturbent l'existence (...). Ce que nous voulons pour les gosses, c'est leur apprendre à vivre, pas à mourir. Les aider pas les aimer » (Préface, *Les Vagabonds efficaces*).

C'est alors bien logiquement qu'il crée, après s'être fait virer du COT, une « tentative de prise en charge “en cure libre” d'adolescents caractériels, délinquants et psychotiques ». Cette tentative, il l'appellera « la Grande Cordée » [PowerPoint].

## V. La Grande Cordée (dès 1947) + 4<sup>ème</sup> ouvrage (*La caméra, outil pédagogique*, 1955)

« Avec le soutien du psychobiologiste Henri Wallon et du psychiatre Louis Le Guillant, personnalités éminentes du parti communiste (...), il crée à Paris **La Grande Cordée**, “tentative de prise en charge “en cure libre” d’adolescents caractériels, délinquants et psychotiques”. L’association s’appuie sur les mouvements d’éducation populaire et sur un réseau de militants communistes, trotskystes et anarchistes. Les adolescents sont envoyés pour des apprentissages professionnels dans des familles d’accueil ou dans des auberges de jeunesse. Durant l’été 1954, *La Grande Cordée* séjourne dans le Vercors (...). À l’issue de ce séjour, Deligny publie dans *Vers l’Education Nouvelle*, (...), un texte intitulé « **La caméra, outil pédagogique** » qui témoigne de la place qu’il entend donner au cinéma dans l’organisation ».

### ➔ Voyons à nouveau un extrait du film de Richard Copans. Extrait *La Grande Cordée* (2min15)

Dans le film de Richard Copans, le fonctionnement de la Grande Cordée est illustré par un réseau de ficelles épinglé dans une grande carte de France. On y voit une première fois les tracés de ces drôles d’enfants, envoyés depuis Deligny jusque dans des familles d’accueil ou des auberges de jeunesse pour voir s’il est possible d’y vivre un peu, loin des dossiers médicaux et de l’enfermement ; histoire d’être à l’air libre, d’être affairés, d’être avec d’autres et pas exclus du monde sous prétexte de différence. Différents, ils le sont peut-être, sûrement même. Et alors ? Est-ce une raison pour leur ôter le goût de vivre ? Ni éducateur, ni instituteur, ni directeur, Deligny se considère alors comme « animateur » : il envoie les enfants dans les quatre coins de la France pour voir si, en changeant les circonstances dans lesquelles ces enfants évoluent, on ne change pas du même coup leurs comportements dits dangereux et invivables [**PowerPoint**].

En traçant les parcours de ces adolescents, Deligny constate bel et bien que changer les circonstances dans lesquelles ces enfants ont été jugés et enfermés dans le passé, c’est s’exposer à changer d’avis sur leurs capacités, leurs tempéraments et leurs attitudes dites incurables. C’est comme on le dit aujourd’hui du handicap dans les *disability studies* : « le handicap ne résulte pas d’une déficience individuelle mais d’une organisation sociale inadaptée à certaines variations physiques ou cognitives »<sup>7</sup>. Peut-être en est-il de même pour ces enfants réputés invivables... On trouve la même idée dans le beau livre du romancier et professeur de littérature liégeois Laurent Demoulin. Père d’un enfant autiste qu’il nomme ici Robinson, Demoulin écrit ceci :

« Robinson n’a aucun problème. Parfois, il s’ennuie, parfois, il râle, parfois il a mal au ventre. Mais la plupart du temps, il est gai, harmonieux, bien dans son corps, content de ses occupations. Il n’a pas de problème. Mais il en est un. Dans le monde tel qu’il est et tel que de plus en plus il devient »<sup>8</sup>.

Ainsi, c’est le monde qui est problématique. C’est lui qu’il faut changer si l’on souhaite apercevoir que Robinson, comme tout autre enfant prétendument anormal, n’est anormal qu’en fonction d’une norme trop exclusive. Si, pour Deligny comme pour Demoulin, l’idée n’a jamais été de guérir ces enfants de quoique ça soit (on rappelle que le dossier médical est brûlé dès l’arrivée dans la Grande Cordée et qu’ils n’étaient pas considérés comme malades), c’est le milieu qui doit être retravaillé pour que ces enfants puissent ne plus être un problème. Ainsi les enfants de la Grande Cordée, dans les circonstances qui sont les leurs, surprennent tout le monde – qu’il s’agisse de Deligny, des parents d’enfants ou des familles d’accueil... On en ferait mentir les

<sup>7</sup> M. WINTER, « Fernand Deligny et l’autisme aujourd’hui » in P.-F. MOREAU et M. POUTEYO (dir.), *Fernand Deligny et la philosophie*, Lyon, ENS, 2021.

<sup>8</sup> L. DEMOULIN, *Robinson*, Paris, Gallimard, 2016, p. 133.

médecins et les juristes ! Au milieu d'une colonie de vacances, un égocentrique profond se transforme « en moniteur juvénile enthousiaste et dévoué »<sup>9</sup>. Placé dans un milieu responsabilisant, l'anxieux prend confiance. Et petit à petit, presque tous ces enfants se font oublier de la Grande Cordée. Résultat des courses : on coupe le cordon, l'enfant est tiré d'affaire.

À cette époque, l'animateur et cinéophile Fernand Deligny est assez heureux de son dispositif et plutôt inspiré sur le plan littéraire et artistique... mais c'est sans compter sur le réseau des auberges de jeunesse qui peu à peu se délite et ne permet plus aux enfants difficiles de profiter de circonstances favorables à leur réinsertion sociale. Ainsi Deligny repart-il, les enfants aux semelles, pour tenter autre chose. Ils s'installent provisoirement et très sommairement dans le Vercors. Sept ans après le début de la Grande Cordée, durant l'été 1954, Deligny affirme qu'ils sont entre dix et vingt adolescents délinquants ou psychotiques vivant avec quelques adultes. « Rescapés de la Grande Cordée », ils dorment sous tente. Au cours de leurs escapades, Deligny s'étonne sans cesse de tout ce dont ils sont capables, de la peine qu'ils se donnent pour avancer ensemble, à pieds ou entassés dans une quatre-chevaux. Dégager des chemins empierrés, monter et démonter leur matériel, marcher des kilomètres, les enfants s'investissent et s'activent.

Durant cette même période, Deligny s'intéresse encore au cinéma. En 1955, il écrit d'ailleurs son premier texte sur le cinéma, « La **caméra, outil pédagogique** » [PowerPoint]. Cette passion pour le cinéma ne fera que croître au point de devenir partie intégrante de ses pratiques au côté des enfants. Les archives montrent même qu'un film (apparemment intitulé *La vraie vie*) avait été tourné avec les adolescents de la Grande Cordée mais, hélas, seule une image a été conservée, celle que Deligny avait mise en vis-à-vis de son article sur la caméra [PowerPoint].

« Mise en scène ? Non. Mise en vue. Mise au clair. Mise en public »<sup>10</sup>, écrit-il. De fait, l'idée est bel et bien de montrer ces enfants que la société préfère oublier, reléguer dans des asiles ou des prisons pour ne pas avoir à les voir.

« Le film leur donne une raison d'être. Ils ont une preuve à faire. On les a traité de caractériels, de déficients, de malades, de déchets. Ils peuvent devenir des exemples. Avec la caméra, le monde les regarde, le monde des autres qui n'avaient rien à faire d'eux et seront tout à l'heure les témoins de ce qu'ils font chaque jour »<sup>11</sup>.

## VI. 5<sup>ème</sup> ouvrage (*Adrien Lomme*, 1958)

« En 1955, Deligny accompagné d'Huguette Dumoulin, Josée Manenti et quelques membres de l'association, quitte Paris pour poursuivre *La Grande Cordée* en milieu rural. Ils vivent en Haute-Loire, dans l'Allier, et en Cévennes, reconstituant à chaque occasion un milieu de vie et des conditions d'apprentissage. Deligny écrit *Adrien Lomme*, son seul roman, qui paraît en 1958 chez Gallimard. De cette époque datent ses premières réflexions sur le langage et le tracé. **François Truffaut** rend visite à Deligny sur les conseils d'André Bazin. Le jeune cinéaste achève l'écriture des *400 coups*. Deligny lui suggère l'idée de la fugue de l'enfant vers les plages du nord, à la fin du film. Deligny sollicite ensuite l'aide de Truffaut pour produire *La Vraie Vie*, dont il envisage de confier la réalisation aux adolescents. Le film, qui devait faire l'apologie des procédés de *La Grande Cordée* (par contraste avec la vie en structure fermée), n'a pas lieu ».

Jamais retrouvé, ce film témoigne tout de même de la place croissante qu'occupe le cinéma dans la vie de Deligny. Son premier roman intitulé *Adrien Lomme* et publié en 1958 sera d'ailleurs l'occasion d'une

<sup>9</sup> Film de Richard Copans, *Monsieur Deligny, vagabond efficace* (Les films d'Ici, 2020).

<sup>10</sup> Film de Richard Copans, *Monsieur Deligny, vagabond efficace* (Les films d'Ici, 2020).

<sup>11</sup> Extrait de « La caméra, outil pédagogique » dans *Monsieur Deligny* de Richard Copans.

rencontre cinématographique extraordinaire [PowerPoint]. Face à l'enfant fugueur du roman de Deligny, le réalisateur François Truffaut trouve de quoi alimenter son inspiration. À l'époque d'*Adrien Lomme*, Truffaut est en effet en train de préparer son prochain film mettant lui aussi en scène un enfant fugueur : *Les Quatre cents Coups* (avec le jeune Jean-Pierre Léaud dans le rôle d'Antoine Doinel) [PowerPoint]. Une correspondance s'entame alors entre les deux hommes et durera plusieurs années. Sur les conseils d'un ami commun, l'autre cinéophile André Bazin, Truffaut rend même visite à Deligny afin d'obtenir ses conseils pour le scénario du film – c'est d'ailleurs à Deligny que l'on doit la fin des *400 coups* durant laquelle Doinel s'échappe du centre de redressement dans lequel on l'a placé pour rejoindre en courant le bord de mer. En échange, Truffaut aide Deligny pour son film *La vraie vie*. Mais, nous le disions, ce film ne sera jamais monté et presque aucune image n'est conservée. C'est au cours de la réalisation d'un autre film que Deligny bénéficiera de l'aide de Truffaut : *Le Moindre Geste*.

## VII. *Le Moindre Geste* (tournage, 1963 ; Cannes, 1971 ; cinémas, 2004)

« Le tournage du *Moindre Geste* commence en 1963 dans les environs d'Anduze. Deligny écrit une fable de quelques lignes et met en scène. (...) Yves G., adolescent confié à Deligny en 1957, joue le rôle principal. Le film (...) est présenté à la semaine de la Critique à Cannes en 1971. Il sort dans les salles en 2004 ».

[PowerPoint] Ce film, dont le tournage commence en 1963 dans les Cévennes, est le premier film que l'on connaît de Deligny. Lui aussi met en scène les « rescapés de la Grande Cordée », en particulier Yves qui joue son propre rôle. Âgé de 25 ans et diagnostiqué « débile profond », Yves côtoie Deligny depuis déjà plusieurs longues années. Pour le coup, Yves n'est pas mutique : au contraire, il est bavard mais d'une parole sans adresse faite de répétitions, de « parole ruminée » plus ou moins délirante et sans objet (il palabre, il pérore, il imite mais il ne s'adresse pas et ne répond à rien directement<sup>12</sup>). Yves permet à Deligny de continuer ses réflexions sur le langage. Le scénario est minimaliste : on dit à Yves qu'il vient de s'échapper de l'asile avec son comparse Richard. C'est tout, après, c'est lui qui avise. Pour montrer, mettre en vue et en public, c'est chose faite : le film sera monté à Cannes en 1971, durant la Semaine de la critique et diffusé dans les salles en 2004. Par ce film, « Yves, débile profond, échappe à son sort qui était de demeurer dans une demeure à demeure<sup>13</sup> », dit Deligny. Il faudra en réalité six ans pour monter ce film sur base de nombreuses et longues heures de tournage (20h !) à couper, recoller, reconstituer pour ne garder finalement qu'1h36 de film.

➔ **Incursion sur l'autisme aujourd'hui :** J'en profite ici pour dire combien il est difficile de diagnostiquer précisément, comme nous serions tentés de le faire aujourd'hui, les troubles des enfants auprès desquels Deligny évolue. Ce n'est d'ailleurs pas une question que se pose Deligny, quel qu'ait été le développement de la recherche en son temps. Aujourd'hui, par contre, les recherches sur la psychiatrie, la neurodiversité. De nos jours, Yves aurait peut-être été situé quelque part dans le spectre autistique dont on voit désormais combien il peut être large et varié. Des études comme celles de Jean-Claude Maleval en 2007 montraient déjà combien certains autistes peuvent être bavards et « plutôt verbeux », comme semble l'être Yves. Tous les autistes ne sont pas mutiques, comme le sont ceux dont Deligny s'est occupé à la fin de sa carrière. Un film comme *Rainman* (réal. Barry Levinson, 1988 ;

---

<sup>12</sup> « Si on veut demander quelque chose à Yves, il faut éviter de lui poser une question, il risque de ne pas répondre. Il faut passer par ailleurs, parler d'autre chose, l'aiguiller insensiblement sur ce que l'on veut savoir et attendre, si on a bien manœuvré, la réponse arrive. Michel, tout au contraire, est toujours prêt à répondre à ce que vous lui demandez et surtout à ce que vous ne lui demandez pas. C'est un vrai moulin à paroles qui se met en route dès qu'il y a quelqu'un à portée de voix. Il n'est jamais à court de sujet de conversation. Il peut vous réciter les caractéristiques techniques d'un moteur Citroën ou la liste des signataires de la dernière pétition soutenant un peuple opprimé. Fruits de la lecture assidue de l'Auto Journal et du Monde diplomatique que sa famille lui envoie régulièrement » – J. LIN, *La vie de radeau*, Marseille, Le mot et le reste, 2024, p.67.

<sup>13</sup> Film de Richard Copans, *Monsieur Deligny, vagabond efficace* (Les films d'Ici, 2020).

Raymond, incarné par Dustin Hoffmann, est le frère autiste de Charlie, incarné par Tom Cruise) ou la série *Good Doctor* nous donnent aussi à voir la part savante de l'autisme – on parlait encore il y a peu d'autisme Asperger, l'appellation « autisme savant » ou « autisme de haut niveau » semble dominer aujourd'hui. Elon Musk en est un exemple. Daniel Tammet (*Je suis né un jour bleu*, 2006) et Temple Grandin (*Ma vie d'autiste*, 1994) font aussi partie de ces formes d'autisme de « haut niveau » pour lesquelles le diagnostic d'idiotie n'aurait (eu) aucun sens [PowerPoint]. Il faut donc être prudent quant aux traits cliniques que nous souhaiterions accoler aux « cas » que Deligny côtoie. Faute des compétences requises, faisons donc comme lui : mettons cette question de côté – pour une étude sur les rapports entre Deligny et l'autisme aujourd'hui, nous renvoyons à l'article de Mathis Winter dans le livre de P.- F. Morau et M. Pouteyo, *Fernand Deligny et la philosophie* (Lyon, ENS, 2021). Les 4 podcasts de la série documentaire LSD, « Autismes, les combats d'une vie » (avril 2025, Radio France) sont également particulièrement pertinents pour comprendre l'autisme aujourd'hui<sup>14</sup>.

## VIII. Clinique de La Borde (1965-1967) + « Mode » de l'Enfant sauvage + arrivée de Janmari (1966)

« De 1965 à 1967, Deligny est invité à la clinique de **La Borde** par Jean Oury et Félix Guattari. Il ne participe que de loin au travail thérapeutique et manifeste la plus grande méfiance à l'égard de la psychanalyse. Il dirige un atelier de peinture, fabrique des jouets pour les enfants de l'hôpital psychiatrique de Blois, et projette des films militants dans les cafés du Loir et Cher. (...) Il envisage de tourner des petits films d'animation, et des portraits de patients. On lui confie Jean-Marie J. (« **Janmari** »), enfant autiste d'une dizaine d'années dont la vivacité, l'adresse, et le mutisme absolu le fascinent. La réédition par Lucien Malson du rapport de Jean Itard sur Victor, le sauvage de l'Aveyron, était parue deux ans plus tôt, en 1964 ».

Peu de temps après le tournage, Deligny met provisoirement de côté ses aventures cévenoles et répond favorablement à l'invitation de Jean Oury et Félix Guattari qui l'incitent à venir s'installer quelques temps à la clinique de La Borde, dans le Loir-et-Cher [PowerPoint]. Bien qu'il se méfie de la psychanalyse qu'on y pratique et des institutions en général, Deligny accepte et travaille comme « de loin » dans cette clinique novatrice en matière de psychothérapie institutionnelle. Il dirige des ateliers artistiques avec les enfants placés, il envisage de tourner quelques portraits vidéos des patients et finalement après un an à peine, on lui présente un enfant qui changera sa vie entière, Jean-Marie très vite rebaptisé (nous verrons pourquoi), « Janmari » [PowerPoint].

« [M]'est advenu ce gamin de douze ans, jumeau décalé dans le temps du Victor, l'enfant sauvage récolté par un Itard qui croyait ferme aux bienfaits de la civilisation (...). J'avais pensé, en lisant le rapport d'Itard : pouvait pas lui foutre la paix, à c't'enfant-là ? Mais c'est "on" qui l'avait attrapé, l'enfant nu et tout couturé de cicatrices. Itard n'avait fait que dire que cet enfant-là avait été privé de nous autres, et voilà tout, et qu'il ne relevait pas de l'asile. Voilà que le même m'advenait, muni, dans l'ensemble et dans le détail, des mêmes manières d'être qui lui venaient d'où, à celui-là ? De ce "nous autres"- là, il n'en avait jamais manqué, pourvu d'un père mène attentif et dévoué et de tout ce qu'il faut pour l'être, bien élevé, et des voisins, et des rues passantes d'une ville de moyenne importance. L'école, ses frères y allaient. Lui, il avait l'aboi rauque, le geste preste, marcher lui répugnait, courir était son allure, le trot du loup, prompt à se dévêtir quand il se ressentait hors du champ de ce regard nôtre, et poussé à pisser accroupi comme un chiot, plutôt là où il y avait du monde. M'en voilà pourvu, alors que je cherchais le fil de mon existence perdue dans les alentours de la psychothérapie institutionnelle »<sup>15</sup>.

<sup>14</sup> Quatre podcasts de la série documentaire LSD de Radio France, « Autismes, les combats d'une vie » (31 mars, 1-2-3 avril 2025). Disponibles en lignes : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/lsd-la-serie-documentaire> (consultés le 07/04/25).

<sup>15</sup> F. DELIGNY, *Nous et l'Innocent* in S. ALVAREZ DE TOLEDO (éd.), *Fernand Deligny. Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p.696.



À la même époque, Truffaut et Deligny partagent un autre point commun : tous les deux lisent l'ouvrage de Lucien Malson consacré aux enfants sauvages et republiant un vieux rapport du Docteur Itard sur Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron trouvé par des chasseurs en 1797. Ce rapport authentique datant de 1806 est écrit par le Docteur Itard lui-même, à qui l'enfant avait été confié, et qui s'était mis en tête de l'éduquer et de parvenir à le faire parler. C'est ce texte qui inspirera à Truffaut son film, *L'Enfant Sauvage*, qui contribue à populariser l'histoire de Victor de l'Aveyron. Nouvelle coïncidence entre les deux amis cinéphiles, il se fait que Truffaut cherche un acteur et que Janmari, mutique absolu, semble, du peu qu'il en sache, parfait pour le rôle de Victor.

Mais, c'est mal connaître Janmari. Un film, réalisé par Deligny lui-même, nous le présentera mieux que tout autre chose, il s'agira de *Ce Gamin, là*, film tourné quelques années plus tard, en 1974, et pour lequel Truffaut dénicherait plusieurs sources de financements et de promotion. À défaut d'avoir pu montrer au monde Janmari dans les traits de Victor, son enfant sauvage, Janmari sera montré par Deligny sous les traits... de Janmari.

➔ **[PowerPoint]** Revenons sur l'origine de *Ce gamin, là* grâce à un nouvel extrait du film *Monsieur Deligny*. Après la correspondance à Truffaut, vous verrez arriver en arrière-plan et en noir et blanc une première image de Janmari, commentée par la voix de Deligny en personne.

Comme pour *Le Moindre Geste*, l'enfant jouera ici son propre rôle, sans doute sans le savoir. En réalité, il « jouera » encore moins qu'Yves, à qui l'on pouvait encore indiquer une base de scénario. Dans *Ce Gamin, là*, nous sommes davantage face à un documentaire dont Janmari est malgré lui le héros. C'est en vérité toute la tentative des Cévennes avec les enfants mutiques que Janmari nous permettra d'observer dans *Ce Gamin, là*, en 1974 (sortie deux ans après, en 1976). Car Janmari sera bientôt rejoint par de nombreux autres enfants mutiques aux allures de sauvages. Et cette cohabitation autour « d'autre chose que le langage », elle durera des années, même après la mort de Deligny [45min].

➔ **[PowerPoint]** Voyons ce que Deligny dit de Janmari (venant de Châteauroux, Centre-Val de Loire) après un an de vie en présence proche. Extrait de *Monsieur Deligny sur Janmari, maître à penser*.

N'est-ce pas ô combien touchant qu'un tel enfant, jugé si durement par d'autres, puisse être considéré par Deligny comme un véritable « maître à penser » ? C'est le début d'une longue histoire pour ce duo étrange et attachant. Jean Houssaye écrit ceci dans son livre *Fernand Deligny, éducateur de l'extrême* **[PowerPoint]** : « Comme Montaigne a fait couple avec la Boétie. Et comme Deligny fait couple avec Janmari. "Il arrive que les gens d'un certain âge cherchent quelqu'un d'autre qui serait pour eux la preuve de l'existence de ce à quoi ils ont toujours cru" (1982, p. 175). Verlaine trouve Rimbaud, Montaigne trouve La Boétie, Deligny Janmari »<sup>16</sup>. Ce que l'existence de Janmari prouve, pour Deligny, c'est qu'il y a de l'humain et pas que de l'homme. Je m'explique : pour Deligny, l'humain, c'est le pré-linguistique, le pré-symbolique, la vie avant le langage et la culture dont on dit qu'ils font de nous ce que nous sommes, nous, les hommes. L'humain s'oppose ainsi à l'homme qui lui est tout imprégné de langage et de culture, deux entités dont il est bien impossible de se défaire – comme il est impossible de ne pas lire un texte qui s'affiche sous nos yeux une fois qu'on a appris à lire. Janmari, lui, c'est l'humain pur : « inéducable » donc « inéduqué », c'est-à-dire non formaté – à la langue, à la culture, aux coutumes. Il résiste à la culture et incarne, par son silence et ses agirs dénués de finalité, ce que pourrait être un homme si on lui ôtait la culture. C'est ça l'humain. C'est ça, qui bat encore au creux de nous, si tant est que nous savons encore l'entendre dans le brouhaha de la langue et de la société. Faire silence, cesser de préjuger, essayer de se défaire de la culture et de la langue qui nous traversent

<sup>16</sup> J. HOUSSEY, *Deligny. Éducateur de l'extrême*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1998, pp. 73-74.

de part en part, c'est réveiller l'humain qui sommeille en nous : c'est tendre vers Janmari, qui lui ne tend pas vers nous (nous reviendrons bientôt sur cette distinction entre l'humain et l'homme chez Deligny).

## IX. La tentative des Cévennes avec les enfants mutiques (1967)

« 1967 : Deligny quitte La Borde pour (...) Graniers, près de Monoblet, dans les **Cévennes**. Avec [plusieurs comparses] – dont aucun n'est éducateur professionnel –, il fonde autour de Janmari un réseau d'enfants autistes. Les enfants vivent dans des campements éloignés les uns des autres d'une dizaine de kilomètres, les "aires de séjour". Ils participent à l'organisation du « coutumier » réglé selon le principe du "besoin d'immuable" qui est le leur. Les premiers enfants sont confiés à Deligny par Maud Mannoni, Françoise Dolto et Émile Monnerot, psychiatre à Marseille ».

Deligny a donc définitivement quitté La Borde en 1967 pour s'adapter à Janmari, pour s'installer autour de lui. Avec plusieurs comparses dont aucun n'est professionnel du soin ou de la psychiatrie, Deligny s'installe alors dans les Cévennes où d'autres enfants mutiques lui seront confiés – notamment par Maud Mannoni et Françoise Dolto. Il y restera 30 ans. C'est ce qu'on nomme la Tentative des Cévennes **[PowerPoint]**.

Là-bas, l'ancien ouvrier d'usine, Jacques Lin (qu'on voyait tout à l'heure en train de couper du bois), est un atout fidèle et particulièrement investi dans la tentative. Deux de ses frères le rejoignent régulièrement, durant les vacances scolaires, pour prêter main forte au réseau qui vit dans des conditions précaires. Au fil du temps, une autre adulte du réseau deviendra son épouse et ils auront tout deux un enfant, Camille. Jacques Lin publiera en 2007, *La vie de radeau*, son récit de la Tentative des Cévennes grâce auquel on comprend toute la concrétude de son travail et la proportion que celui-ci prendra dans sa vie personnelle. En accédant à son point de vue, plus terre-à-terre, moins philosophique et artistique que celui de Deligny, on découvre plus que jamais l'aspect rudimentaire de leurs installations, le manque de financements dont ils étaient sans cesse victimes et les coulisses – que l'on peut imaginer rocambolesques et sans grand repos – d'une vie au côté d'enfants de ce genre. Réédité en 2004, ce livre est très accessible et agréable à lire, je ne peux que vous en conseiller la lecture.

Dans les Cévennes, les « principes » de Deligny se poursuivent donc : on ne sanctionne pas, on ne médicamente pas et on met les dossiers au feu. Une seule règle est ajoutée pour correspondre au mode d'être des autistes mutiques en présence : dans le réseau, on vit « dans la vacance du langage », on ne parle pas à outrance... idéalement, on ne parle pas du tout **[PowerPoint]**.

« Sur le territoire, l'autre ne doit plus "être parlé" – ni décrit – ni écrit – il s'agit d'une décision "radicale" (à la racine). Le territoire est un lieu d'asile, où les enfants vivent dans un refuge, où ils sont à l'abri de la parole » (F. Deligny, décembre 1969).

Il faut bien dire que, pour la plupart de ces enfants, l'adresse verbale est apparemment vécu comme une angoisse ou une violence, tout comme l'est le regard insistant (on dit souvent qu'un autiste ne parvient pas à soutenir le regard). Il convient donc de trouver d'autres modes d'être et d'agir à leur côté si l'on ne veut pas engendrer les crises qui leur avaient valu d'être si sévèrement jugés – « incapables majeurs », « insupportables », « invivables », etc. Résultat des courses : on s'abstient autant que faire se peut de parler puisqu'ils n'en ont ni l'usage ni le sens. À fonctionner ainsi, on leur permettra peut-être de vivre : c'est bien

l'objectif, apprendre à vivre avec eux mais sans le langage, pour rien, pour voir. Voir si c'est mieux. Voir comment c'est lorsqu'on s'abstient de vouloir « semblabiliser » l'autre à tout prix<sup>17</sup>.

➔ **[PowerPoint]** Voyons comment Richard Copans décrit la Tentative des Cévennes dans cet extrait de *Monsieur Deligny*. On y constate la lutte de Deligny contre l'invivable dont les parents des enfants autistes se plaignaient, démunis face à leurs enfants différents. On entendra ici le témoignage d'une mère.

Évidemment, c'est plus facile à dire qu'à faire. Quand un enfant se tape la tête contre les murs ou se ronge les doigts jusqu'à l'os, il est difficile de rester sans mot dire et nous sommes vite démunis. Alors qu'il vivait sur un campement isolé avec quelques enfants, Jacques Lin tire la sonnette d'alarme et manifeste sa détresse à Deligny. Savoir se taire peut déjà être difficile. Ne pas projeter la parole sur celles et ceux qui ne parlent pas, c'est presque impossible : on se demande sans cesse « qu'est-ce qu'il veut dire ? », « que puis-je lui dire pour le rassurer / l'encourager / le consoler / l'arrêter ? ». Il faut dire qu'« on ne peut pas s'extirper le langage des veines, on est langagier jusqu'à la moelle. On est attiré par les apostrophes, on s'interlocute incessamment »<sup>18</sup>, convient Deligny. Et quand bien même on parviendrait à se/ce taire, comment pourrions-nous en plus éviter d'être violent ou brusque face à ces enfants qui *nous* font perdre tous nos moyens ? Ce sont autant de questions que se posent Jacques Lin. Et en plus, il faut continuer à « tenir », ce sont les mots de Deligny, dans un environnement particulièrement rude.

« S'occuper d'une vingtaine de chèvres, faire des fromages, essayer de les vendre, dans des conditions très précaires, et veiller à la présence de quelques gamins mutiques, de jour comme de nuit, sans un sou, sans couverture sociale, tient de l'acrobatie permanente »<sup>19</sup>.

C'est en réponse à cette détresse de Lin que Deligny inventera la technique des lignes d'erre. Je laisse cette vidéo vous en expliquer l'origine et la teneur :

➔ **[PowerPoint]** Extrait de *Monsieur Deligny* sur le début des lignes d'erre.

Là encore, l'esprit de Deligny s'illustre parfaitement, cet esprit ingénieux qu'on observait déjà autour du tourne-disque des années à Armentières : de l'observation, de la patience, de l'attention aux détails et une bonne envie de « tenter de faire les choses autrement », sans sauter sur les réflexes et les solutions toutes faites. Les lignes d'erre et les cartes qui feront la renommée de Deligny naissent ainsi en 1969, comme par hasard, pour répondre aux inquiétudes de Jacques Lin.

« Il ne s'agissait que de transcrire ces trajets, pour rien, pour voir, pour n'avoir pas à en parler, des enfants-là, pour éluder nom et prénom, déjouer les artifices du *il* de rigueur dès que l'autre est parlé »<sup>20</sup>.

Le commun qui se dessine dans ces cartes, la régularité qu'elles permettent d'observer et d'instaurer pour le bien du réseau sont autant de résultats facilitant le travail de Jacques Lin et de ses comparses. On note et analyse les tracés, on prévoit et consolide des repères pour que le « besoin d'immuable » de ces enfants vite

---

<sup>17</sup> « L'erreur la plus commune est de nous *sembler* sans vergogne. Quel que soit l'autre, IL est irrémédiablement voué à l'être, semblable. Or nous voilà aux prises avec un élément fort méconnu : le silence, où les choses ne tendent pas d'elles-mêmes vers le Verbe » – F. DELIGNY, *Nous et l'Innocent* in S. ALVAREZ DE TOLEDO (éd.), *Fernand Deligny. Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 698. Voir aussi : « Le pire est que le pourvu [de langage, de maîtrise, de compétences] croit devoir pourvoir l'autre, *a priori*, cet autre étant sous-estimé semblable » – *Ibid.*, p.701.

<sup>18</sup> « Fernand Deligny : “Je cherche hors du langage” ». 2<sup>ème</sup> épisode de la série « Tentatives : Fernand Deligny » sur France Culture (enregistrements de 1977, disponibles en ligne).

<sup>19</sup> J. LIN, *La vie de radeau*, Marseille, Le mot et le reste, 2024, p. 149.

<sup>20</sup> F. DELIGNY, *Les Enfants et le Silence*, Paris, Galilée-Spirali, 1980, p. 37.

déstabilisés puissent être respecté afin qu'ils vivent en paix et aillent jusqu'à prendre part aux actions qu'ils ont pu observer durablement et sans mot dire. C'est ainsi que Jacques Lin raconte :

« [Un jour, ] du haut de l'échelle, à tout hasard, j'agite la main vers le coffre qui est à l'entrée de la ruelle. Sans hésiter Janmari file jusqu'au coffre et ramène l'outil manquant. Je suis surpris, mais il en est de même quand manque la pince, le marteau ou le rouleau de câble. J'ai maintenant quatre mains ; deux en haut et deux en bas de l'échelle. Les jours suivants je répare une porte, puis je fais un peu de maçonnerie avec ce petit compagnon toujours prêt à passer un outil ou à mettre la main à l'ouvrage, comme s'il fréquentait les chantiers depuis des années »<sup>21</sup>.

La routine amène donc l'accalmie (moins de crises) et même la participation active de ces enfants qui avaient été jugés « incapables majeurs »<sup>22</sup>. L'essentiel est donc de garantir ce cadre, dénué de langage et d'imprévu, car le moindre changement peut tout faire chavirer – et c'est pour ça que Lin croit peu aux institutions contemporaines qui se prétendent spécialisées dans l'autisme :

« [Dans les Cévennes], le fait d'être deux permanents assure une continuité dans le quotidien et facilite l'entente essentielle avec les personnes qui viennent travailler. En Institution, le roulement des équipes, les congés, les stages, les absences, les remplacements, parfois les dissensions et les rivalités de pouvoir, ne laissent guère de place à la perception et au respect de ce qui fait repère à quelques individus vivant dans la vacance du langage »<sup>23</sup>.

Dans cet extrait de *La vie de radeau*, on voit par exemple combien l'arrivée d'un nouveau bénévole – fut-il belge et bienveillant ;- ) – suffit par exemple à chambouler tout l'équilibre du réseau et à réenclencher des crises : certes, ce « grand belge » a su tenir sa langue (au contraire d'une étudiante avant lui), mais il a malencontreusement bouleversé le coutumier des enfants, non par son arrivée mais par l'usage d'un bol, qui visiblement n'était « pas le bon ».

« Un grand gaillard, qui vient de Belgique, voyant nos provisions un peu maigres, nous apporte un carton de nourriture. Il veut laver des fruits qu'il vient d'acheter. Sur la planche fixée entre deux arbres est rangée la vaisselle, il prend [p.124] le pot en terre émaillé de blanc. Aussitôt trois des gamins s'approchent, le grand Belge est ravi. Il puise de l'eau dans le cuveau en bois, remplit le pot et commence à laver les fruits. Un des gamins recule de quelques pas, se jette par terre en hurlant et tape violemment sa tête contre le sol. Le grand Belge est pétrifié, il ne sait plus quoi faire. Le pot émaillé de blanc sert (...) depuis des années, à préparer les pâtes à crêpes ou les pâtes à galettes et ne sert qu'à cet usage. Dès que le pot blanc a quitté la planche pour venir sur la table, les gamins s'attendaient à des crêpes ou à des galettes et se sont approchés. Le petit Bruno n'a pas supporté ce changement dans le coutumier et le voilà en plein désarroi. Je vide le pot de l'eau qu'il contient et je le remets à sa place sur la planche. Bruno se calme un peu. Les jours suivants le grand Belge reste à distance et n'ose rien toucher, comme s'il y avait un explosif sous chaque marmite »<sup>24</sup>.

---

<sup>21</sup> J. LIN, *La vie de radeau*, Marseille, Le mot et le reste, 2024, p. 47.

<sup>22</sup> J. LIN, *La vie de radeau*, Marseille, Le mot et le reste, 2024, p. 194 : « Étranges, bizarres, sans parole, surprenants, différents, étonnants, mutiques, déroutants, déconcertants, autistes, ainsi sont ceux que nous accompagnons tous les jours à la Magnanerie. Mais "incapables majeurs", c'est dur à entendre. C'est pourtant ce qui est dit et écrit sur les papiers, tout ce qu'il y a d'officiel. Avec un tel passeport ! Pas de risque d'aller bien loin ».

<sup>23</sup> J. LIN, *La vie de radeau*, Marseille, Le mot et le reste, 2024, p. 180.

<sup>24</sup> J. LIN, *La vie de radeau*, Marseille, Le mot et le reste, 2024, pp. 123-124.

## X. Cartes et lignes d'erre (1969) + *Ce Gamin, là* (1974), matériaux utiles

« Dès 1969, Deligny invente la pratique des **cartes et des “lignes d’erre”**, transcriptions graphiques des parcours et des gestes des autistes dans le territoire des Cévennes. (...) Les cartes inspirent à Gilles Deleuze et Félix Guattari l'idée de rhizome (*Rhizome*, 1976). (...) Renaud Victor, cinéaste autodidacte, tourne *Ce Gamin, là* dans les Cévennes en 1974. Le film est un document poétique centré sur le personnage de Janmari (...).

L'expérience de Deligny devient le pôle d'attraction d'un courant antipsychiatrique protéiforme. Son indépendance radicale à l'égard des institutions, sa critique du langage appuyée sur l'expérience concrète de l'autisme et son communisme inorthodoxe lui attirent l'intérêt de nombreux intellectuels, philosophes (Louis Althusser et Marcel Gauchet), psychiatres et psychanalystes (Roger Gentis, Jacques Nassif, Françoise Dolto), sociologues, éducateurs et chercheurs en sciences de l'éducation. Les communautés thérapeutiques se multiplient, plus ou moins directement inspirées de la “tentative”. (...)

À la fin des années 1970, la pratique des lignes d'erre est remplacée par la **vidéo à l'usage des parents des autistes** ».

Les lignes d'erre révèlent les trajets de ces enfants autistes **[PowerPoint]**, elles permettent de voir le coutumier en train de se faire, de s'établir. Et, ainsi, ces lignes permettent aussi aux enfants d'agir en commun : elles ne donnent pas l'autorisation mais les moyens, car c'est cela qui leur manque – un milieu propice pour être autre chose que des incapables. Cependant, le mot « trajet » semble sous-entendre qu'il y a comme une direction préalable, un objectif à atteindre, ce dont nous ne pouvons présumer pour les tracés autistes. Pour cette raison, Deligny parle plutôt de « lignes d'erre », pour rappeler l'idée d'errance. Ce que ces lignes d'erre permettent, c'est d'organiser l'espace au mieux pour qu'il convienne à ces enfants. Pour qu'il soit permissif à leur égard... Permettre, verbe clé du vocabulaire de Deligny. Verbe que j'ai souhaité mettre au cœur du titre de cette animation : permettre aux invivables de vivre.

### ➔ **Extrait Monsieur Deligny, sur « permettre ».**

Dans le réseau des Cévennes, on fabrique le pain, on répare le toit, on fabrique du fromage avec le lait des chèvres, on coupe le bois, on allume le feu, on fait la vaisselle. Tout cela, les enfants l'ont repéré. Tout cela fait repères entre eux, dont on dit qu'ils sont dans leur monde, et nous, dont le monde est rivé, par les nécessités du lieu, à l'utilitaire et à la survie. Et pourtant ces deux mondes ne font qu'un sur les cartes que Jacques Lin et sa femme, Gisèle Durand, tracent et que Deligny analyse. Le besoin de routine des autistes est ici respecté au plus près. La routine est celle de l'entretien du campement et de la survie de ses habitants : cuisiner, manger, préparer, vendre, construire, réparer, dormir, et ainsi de suite. Le routinier des adultes crée le coutumier de tous : les enfants, munis d'un environnement saturés de repères, évoluent sans médicament, en évitant au maximum les crises, en participant progressivement aux activités qui les entourent et qu'ils ne cessent de voir faire et refaire. Tout cela, les cartes le montrent : Janmari rôde au coin du four, il observe qu'on pétrit la pâte et un beau jour, il pétrit lui-même, parfaitement et sans mot dire. Son trajet l'emmène « du four au moulin », du tas de bois à l'usage méticuleux de la scie. Des tracés et des gestes communs, entre notre « faire » qui est utilitaire et son « agir » qui ne l'est pas mais qui s'inscrit malgré tout, « pour rien », dans la trame d'une vie commune.

⇒ **Discussion/exercice :** Ici, Deligny distingue le faire et l'agir. Le faire est doté d'une finalité, l'agir en est dépourvu. Ainsi, pour Deligny, les adultes du réseau (et l'homme en général) ne cessent de faire des tas de choses : ils font un trajet vers la forêt car il faut couper du bois pour le feu, ils font du pain pour le vendre ou le manger, ils font du feu pour réchauffer la maison, etc. Les enfants autistes mutiques, eux, ne font rien – nous dit Deligny. Ou s'ils « font » c'est précisément « pour rien », et dans

ce cas-là mieux veut dire qu'ils agissent, puisque leurs gestes n'ont pas de finalité extérieure. **Et vous**, vous arrive-t-il d'agir ? D'être dépourvu de faire, c'est-à-dire de finalité, dans vos gestes ou vos actions ? Qu'est-ce qui, dans l'homme (de parole et de culture) que nous sommes, résiste encore à l'utilitaire ? Discutons-en ensemble **[PowerPoint]**.

Quelques années plus tard, en 1974, ces lignes d'erre seront au cœur du film dont nous avons déjà parlé, *Ce Gamin, là* **[PowerPoint]**. Un film jugé « nécessaire » pour rendre visible ce qui se joue dans ce petit coin de montagne. Nécessaire, peut-être aussi pour les parents, dont Deligny n'a jamais négligé l'importance et sur lesquels il ne cessait de compter. Avec ces images et l'explication des tracés de leurs enfants, les parents voient tout ce dont ils sont capables. Il y a de quoi retrouver de l'espoir après les diagnostics cinglants établis par les experts. L'espoir est précisément que les parents reprennent suffisamment confiance en leur capacité pour reprendre l'enfant chez eux, quitte à prévoir de nouveaux petits séjours dans les Cévennes si cela s'avérait nécessaire. Personne ici n'a la formation « requise » mais tous y parviennent : Deligny, sans jamais vouloir faire école, espère à tout le moins redonner confiance aux parents démunis et sauver les enfants de l'enfermement et de la médication systématiques.

C'est ainsi que la tentative des Cévennes a perduré, bon gré mal gré, pendant près de trente ans, sans grande volonté de s'adapter à l'accélération et à la folie du monde, dans le refus constant de s'institutionnaliser et de dépendre de qui que ça soit. L'argent manquait donc souvent puisque l'État ne subsidiait nullement les activités du réseau Deligny. Un don inattendu et pour le moins cocasse, tout droit venu des Pink Floyd qui souhaitaient baisser leurs impôts en faisant des dons, a permis l'achat d'une petite ferme. L'argent offert par Truffaut pour son aide dans la rédaction des *400 coups* a quant à lui été investi dans des chèvres, quant au pain, fabriqué pendant des années deux à trois fois la semaine, lui aussi a fini par être vendu dans tous les villages environnants, pour arrondir les fins de mois<sup>25</sup>. Dans ce petit coin de montagne, le troc était également courant – on récolte dans les vignes en échanges de quelques services, on aide à l'entretien d'une vieille ferme en échange d'un toit provisoire. Tout l'un dans l'autre, il a fallu attendre plusieurs années avant d'avoir l'eau courante et le chauffage mais le travail du bois et les trajets pour aller puiser de l'eau à la source ou à la fontaine ne manquaient pas de faire partie du coutumier dans lequel les enfants autistes se révélaient finalement très actifs. Une petite communauté de présences proches, quasi silencieuses, en marge des institutions, voilà l'image que renvoie la tentative pensée autour de Janmari, maître à penser.

## **XI. Mort de Deligny (1996) + suite de la tentative**

[À la fin de sa vie] « La pensée de Deligny sur le langage, le pouvoir, l'humain, l'espèce, prend une tournure philosophique et anthropologique. Il est plus isolé, moins sollicité. Le réseau se réduit. Il rédige *Acheminement vers l'image* et entreprend un second film avec Renaud Victor, *Fernand Deligny, à propos d'un film à faire*, dans lequel il médite sur les rapports entre langage et image. Après avoir abandonné *L'Enfant de citadelle*, Deligny écrit deux derniers recueils d'aphorismes, *Copeaux*, et *Essi* (Et-si-l'homme-que-nous-sommes). Il meurt le 18 septembre 1996, laissant à Gisèle Durand et Jacques Lin [deux de ses fidèles comparses] la charge de poursuivre sa tentative ».

Quelques années après la sortie d'un dernier film intitulé *Fernand Deligny, à propos d'un film à faire* (1989) **[PowerPoint]**, Deligny meurt le 18 septembre 1996, avec Jacques Lin et son épouse à son chevet. Dans *La vie de radeau*, Lin raconte que Janmari continua à rendre visite à Deligny pendant quelques temps. Trouvant systématique la chambre vie, il tourna des talons et n'y revint plus. Un trajet qui s'efface, un

<sup>25</sup> Dans son livre Jacques Lin dit même qu'ils auraient dû produire plus pour répondre à la demande mais qu'une massification de la production de pain aurait rendu impossible la participation des enfants à sa fabrication. Ils n'ont donc pas cherché à produire davantage.

coutumier qui ne se fera plus, faute d'être entretenu. Quant aux émotions de Janmari, nul ne sut rien en dire. Il ne laissa rien paraître et n'en dit évidemment jamais rien. Janmari lui-même décèdera en 2002, à l'âge de 47 ans, après une vie loin des barreaux et des médicaments, en « vacance du langage » mais en bonne compagnie – Deligny aimait à voir en son réseau un vaste groupe de « potes ».

Après la mort de Deligny, le fidèle Jacques Lin reste au poste et continue la tentative avec sa femme, Gisèle Durand. Ensemble, ils continuent à s'occuper des enfants autistes devenus grands. Deligny n'est peut-être plus là mais ses principes demeurent. En 2007, nous le disions, Lin publie le récit de son expérience dans les Cévennes sous le titre *Une vie de radeau* et réalise en 2020 un film sur la tentative post-Deligny et les autistes devenus adultes dont il s'occupe ou, pour le dire mieux, avec lesquels il vit « en présence proche ». C'est le documentaire « Aucun d'eux ne dit mot » (disponible sur YouTube).

En guise de conclusion, j'aimerais vous proposer un petit **exercice** inspiré de Deligny. Je vous le disais tout à l'heure, Deligny n'a jamais cessé d'écrire. Les archives Deligny regorgent encore de textes inédits. Mais écrire au sujet de ceux qui n'écrivent et ne parlent pas, c'est un défi. Deligny a tenté de le relever en adaptant son écriture au mieux, non pour parler *aux* autistes mutiques, ni pour parler « comme ils l'auraient fait » s'ils avaient pu mais pour parler le plus conformément possible à leur état, c'est-à-dire sans référence obsessionnelle au sujet, à la conscience de soi, à la culture ou aux normes. Écrire sans adresse ni intériorité. Notre exercice sera donc à l'image de celui que s'est lancé Deligny au cours de la tentative des Cévennes : sortir de l'emprise du langage et des abus de la personne. Car, pour Deligny, un autiste mutique, en plus de ne pas parler, ne se vit pas sur le mode de la personne. On devrait même enlever ce petit « se » qu'il n'a pas – quand je dis « ne se vit pas ». À l'époque, Deligny pense en effet que l'autisme des autistes mutiques est une forme d'absence de conscience de soi, de retour sur soi. Pur agir, les gestes de l'enfant autiste non-verbal ne se rapporteraient pas à un lui-même : précisément, Janmari ne dit rien et tout semble montrer qu'il ne se dit rien non plus, dit Deligny. Il agit, « pour rien ». Il faut donc éplucher les mots et éviter d'être imbu de la personne, concluait-il<sup>26</sup>. Ce n'est qu'ainsi qu'on pourra rendre justice à ce « noyau archaïque » dont l'enfant mutique nous rappelle l'existence et que nous portions tous en nous – avant la langue. Ce noyau archaïque, c'est l'humain : ni réflexivité, ni langage adressé, ni culture. Pur agir, sans finalité ni personne (ni en soi ni en face). Drôle de défi pour l'écriture et l'être langagier que nous sommes ! **[PowerPoint]**

« Il faut faire un détour consciencieux par moments pour essayer d'échapper un tant soit peu à l'emprise de cette dérive qui nous entraîne à faire signe, comme si on n'était pas capable d'autre chose – et à première vue on n'est pas capable de le faire, on est toujours porté à faire signe »<sup>27</sup>.

Pour clarifier les consignes de notre exercice, voyons cet extrait de Deligny **[PowerPoint]** :

« Un enfant tout petit se regarde dans un miroir, il se voit, dit-on. Il y voit comment on le voit. Pour un enfant autiste, tout se passe comme si il n'y avait pas de *on*, et du même coup, pas de *se*, pas de *se voir*. Par contre, *ce voir* (c-e), *ce voir* à l'infinitif existe intact. Entre notre point de vue à nous sujet et ce *point de voir* d'un enfant autiste, la différence, la distance est énorme. Nous sommes à la recherche de ce point de voir là qui détermine un univers où *on* n'existe pas ; où *on* c'est l'idéologie dont tout sujet s'élabore. Tout sujet quel qu'il soit. Il n'est *il* que sous l'emprise du langage. Ce qui veut dire que le moindre mot va nous leurrer, nous aveugler quant à ce *point de voir* aux antipodes de notre point de vue. *Point de voir* qui est quasiment d'une autre nature, et pourtant cette nature-là est bien la nôtre. C'est la nature humaine que je pense surspécifiée, et non tout

<sup>26</sup> « Un éducateur m'a dit : “– Mais ces cartes, à quoi ça sert ? Je ne vois pas bien...” ». Et c'est vrai que je ne voyais pas bien à quoi il pourrait servir, lui, imbu de la personne et particulièrement de la sienne. Dans ces lieux sans murs, sur ces aires ou quelques traversiers qui font marches, près de la rivière qui, ces nuits-ci, a pris déjà son haleine d'hiver, ces éducateurs sont quelque peu transis » F. DELIGNY, *Nous et l'Innocent* in S. ALVAREZ DE TOLEDO (éd.), *Fernand Deligny. Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 725.

<sup>27</sup> « Fernand Deligny : “Je cherche hors du langage” ». 2<sup>ème</sup> épisode de la série « Tentatives : Fernand Deligny » sur France Culture (enregistrements de 1977, disponibles en ligne).

simplement spécifiée par l'usage du langage. J'ai donc préparé ce petit exemple [de l'enfant autiste devant le miroir] pour que les choses soient claires : avoir à se dépêtrer sans cesse du langage, ça ne va pas être très facile »<sup>28</sup>.

Il se fait que Laurent Demoulin, auteur du *Robinson* dont nous avons déjà parlé, se trouve aux prises du même problème. Il écrit au sujet d'un moment avec son fils autiste non-verbal **[PowerPoint]** :

« Je prononce [...] son prénom avec douceur, pour circonscrire mon émotion. “Robinson”. Comme s’il allait me répondre “Papa” et dire pour la première fois mon nom de père. Aussitôt, je me ravise : parler, même en ne disant qu’un mot, même ce mot-là, “Robinson”, c’est m’éloigner de lui. Je me re-tais et je le regarde comme il me regarde, en silence. Peut-être suis-je dans l’illusion. Peut-être ses yeux se perdent-ils dans le vide et non dans les miens. Mais je me sens traversé par son regard, transpercé, transporté par lui en mon vrai lieu, dans un contact primordial, dépersonnalisant, dés-égotisant, mythique, céleste et désarmant »<sup>29</sup>.

Telles sont les exigences devant lesquelles nous place le silence de l'autiste non-verbal : sortir de l'égo, se dépersonnaliser, se taire. Si le roman de Demoulin suit finalement une narration assez classique et ne semble pas s'enquérir de poursuivre radicalement sur cette veine de la dépersonnalisation, Deligny, lui, veut aller plus loin. On le voit dans son écriture qui s'adapte de partout à l'absence de personne. Elle cherche l'humain derrière l'homme et se risque aux mots comme pour s'en défaire à la fois. Voyons ces quelques exemples par lesquels Deligny déjoue la langue pour se porter au mieux qu'il peut à hauteur d'autisme :

« Jamais on ne me fera croire que ce gamin-là S'exprime. Pas l'ombre d'S dans ce qui nous fait proches de ce “lui” là et moi »<sup>30</sup>.

« Cet IL de la personne troisième attribué d'emblée à un enfant dont justement la “maladie” est de n'être pas “je” m'a toujours paru suspect. Cet IL, pour être fictif, n'en a pas moins bon dos. Pas question d'être lieu de vacance(s), sinon celle du langage. Pas question de guérir. Notre projet est bien de battre en brèche les mots et leurs abus, comme on parlerait des abus d'un pouvoir qui aurait une fâcheuse tendance à se prendre pour fin »<sup>31</sup>.

« Puisqu'ON n'y peut rien, il faudrait peut-être que quelques UNS s'efforcent de ne pas l'être, tout à fait ON »<sup>32</sup>.

« ~~Jean-Marie tourne sur lui-même~~ » → « Janmari tournait insensiblement sur ce “lui-même” absent »<sup>33</sup>.

« Un autiste ne *se* sent pas exister. Je dirais que non puisque le *se* est langage »<sup>34</sup>.

⇒ **[PowerPoint]** Je vous invite maintenant à jouer le même jeu langagier que Deligny. Lisez donc les consignes d'exercice et le texte suivant. Prenez le temps de lire et relire ce texte en le passant au crible pour épulcher le langage et débusquer les intrusions de la personne :

---

<sup>28</sup> « Fernand Deligny : “Si l'humain était respecté, il n'y aurait plus de maladie mentale” ». 1<sup>er</sup> épisode de la série « Tentatives : Fernand Deligny » sur France Culture.

<sup>29</sup> L. DEMOULIN, *Robinson*, Paris, Gallimard, 2016, p. 18.

<sup>30</sup> F. DELIGNY, *Nous et l'Innocent* in S. ALVAREZ DE TOLEDO (éd.), *Fernand Deligny. Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 750.

<sup>31</sup> F. DELIGNY, *Nous et l'Innocent* in S. ALVAREZ DE TOLEDO (éd.), *Fernand Deligny. Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 692.

<sup>32</sup> F. DELIGNY, *Nous et l'Innocent* in S. ALVAREZ DE TOLEDO (éd.), *Fernand Deligny. Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 708.

<sup>33</sup> F. DELIGNY, *Nous et l'Innocent* in S. ALVAREZ DE TOLEDO (éd.), *Fernand Deligny. Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 784.

<sup>34</sup> « Fernand Deligny : “Si l'humain était respecté, il n'y aurait plus de maladie mentale” ». 1<sup>er</sup> épisode de la série « Tentatives : Fernand Deligny » sur France Culture.



**Exercice 1** : dans l'extrait suivant, épluchez tous les mots, chassez tous les imbus de la personne, bref, débusquez l'emprise de la parole et de la personne où elles se cachent. **Dans un premier temps**, soulignez ce que vous considérez comme un abus de langage / de la personne.

Au sujet d'un enfant mutique : « Il m'a été présenté, en personne, quelques heures après son arrivée dans les Cévennes. Assujetti à son diagnostic, il se taisait. Son père l'avait déposé ici. Il était descendu du véhicule en tenant la main de sa mère dans la sienne. Ses parents me dirent : "c'est quelqu'un de bien, ce petit, il a juste besoin d'être entouré". Tout le monde se demandait s'il allait parvenir à s'intégrer au petit groupe ou s'il finirait encore par s'enfuir. Soudain, il se mit à rigoler. Son rire était éclatant, strident. On eût dit qu'il exprimait sa joie d'être enfin à l'air libre. Il me bouscula en se débarrassant de sa veste et courut vers l'arbre de la cour auquel il s'accrocha un instant, comme s'il s'apprêtait à y grimper. Au pied de l'arbre, il se mit à tourner sur lui-même frappant régulièrement dans ses mains. En réalité, on s'attendait à ce qu'à tout moment il se sauve ».

**Dans un second temps**, proposez une réécriture libre du même texte en échappant un maximum aux abus de langage / de la personne (ne reproduisez donc pas les erreurs que vous avez soulignées, tentez de les corriger !).

Par cet exercice, nous œuvrons dans le sens d'une redéfinition de l'humain plus ouverte, une redéfinition capable d'accueillir le mutisme au lieu de l'exclure sur les bancs de la folie. Car, finalement, le propre de l'humain n'a pas forcément à être le langage. Nous libérerions du même coup l'enfant de sa non-parlance, le mutique de sa marge et l'adulte de son emprise langagière. Deux citations de Deligny pour conclure, un rêve d'une part, une vigilance permanente d'autre part<sup>35</sup> :

« L'humain dont je veux parler, c'est ça, ce qui échappe au langage. Ça voudrait dire des structures sociales qui seraient en mesure de respecter l'humain... et dans ce cas-là il n'y aurait plus de fous et donc plus besoin d'hôpitaux psychiatriques »<sup>36</sup>.

« Je dis bien que le langage n'est pas innocent et que le moindre mot a une densité idéologique dont on ne se rend même pas compte quand on l'emploie. Ce n'est pas au langage que je m'en prends (ce qui serait absurde), ce que je dis c'est qu'il nous enferme dans une convention dont l'histoire même nous échappe et qui nous semble toute naturelle. Grâce à la présence d'enfants autistes, on est hors du langage. On peut un peu le voir venir du même point de voir qui est celui de l'enfant autiste (...). Il y a une pression permanente, le langage tend à prendre sans cesse le pouvoir absolu, c'est sa tendance naturelle. C'est pour ça que j'emploie des mots qui n'en sont pas. Il ne s'agit pas d'arriver à des concepts. Il s'agit de révéler que l'humain est ce qui échappe au langage – ce qui n'est pas une raison pour ne pas le respecter »<sup>37</sup>.

Vous voyez maintenant toute la philosophie qui peut naître des « enfantillages », pour peu qu'on ne les jugent pas trop vite « idiots », « débiles », « fous » ou « dangereux ». Merci pour votre attention et votre participation à cette animation.

<sup>35</sup> En guise d'ouverture, il serait aussi pertinent de se pencher sur les arts non langagiers (comme l'image chez Deligny, la peinture ou la musique chez Quignard) pour voir si de tels média ne pourraient pas être plus fidèles encore au silence de l'autisme ou à celui de l'*infantia*. Pour la question de l'*infantia* et des modalités de son dire, je me permets de renvoyer ici à une intervention personnelle présentée en novembre 2024 à Paris : L'écriture comme « le plus court chemin ». Par-delà la fracture, revenir à l'enfance et saisir l'enfance revenante (<https://hdl.handle.net/2268/324563>).

<sup>36</sup> « Fernand Deligny : "Si l'humain était respecté, il n'y aurait plus de maladie mentale" ». 1<sup>er</sup> épisode de la série « Tentatives : Fernand Deligny » sur France Culture.

<sup>37</sup> « Fernand Deligny : "Je cherche hors du langage" ». 2<sup>ème</sup> épisode de la série « Tentatives : Fernand Deligny » sur France Culture (enregistrements de 1977, disponibles en ligne).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

Le texte sur lequel s'ouvre cet exposé est la présentation de F. Deligny par Sandra Alvarez De Toledo pour le dossier « Le cinéma de Fernand Deligny » (Josée Manenti, Sandra Alvarez de Toledo, Patrick Leboutte, Jean-Louis Comolli, Fernand Deligny) compris dans le DVD *Le Cinéma de Fernand Deligny*. Nous nous inspirons également du film de Richard Copans, *Monsieur Deligny, vagabond efficace* (Les films d'Ici, 2020).

Les autres sources utiles pour comprendre cet exposé ou le prolonger sont les suivantes :

- S. BOURGUIGNON, *Le nom d'un fou s'écrit partout*, Plouneour-Ménez, Isabelle Sauvage, 2021.  
F. DELIGNY, *Nous et l'Innocent* in S. ALVAREZ DE TOLEDO (éd.), *Fernand Deligny. Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007.  
L. DEMOULIN, *Robinson*, Paris, Gallimard, 2016.  
J. HOUSSEY, *Deligny. Éducateur de l'extrême*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1998.  
J. LIN, *La vie de radeau*, Marseille, Le mot et le reste, 2024.  
J. MALEVAL, « "Plutôt verbeux" les autistes » in *La Cause freudienne*, n° 66(2), 2007, pp. 127-140. En ligne : <https://doi.org/10.3917/lcdd.066.0127> (consulté le 07/11/24).  
P.-F. MOREAU et M. POUTEYO (dir.), *Fernand Deligny et la philosophie*, Lyon, ENS, 2021.  
C. PERRET, *Le tacite, l'humain. Anthropologie politique de Fernand Deligny*, Paris, Seuil, 2021.  
C. PERRET, « La vie fossile. Hommage à Fernand Deligny » in *Po&sie*, n° 156 (2), 2016, pp. 100-109. <https://doi.org/10.3917/poesi.156.0100> (consulté le 27/01/25).  
+ Émissions radio : les trois épisodes de la série « Tentatives : Fernand Deligny » sur France Culture (enregistrements de 1977), disponibles en ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-tentatives-fernand-deligny> (consulté le 07/04/25).  
Pour une perspective plus contemporaine sur l'autisme, nous renvoyons aux quatre podcasts de la série documentaire LSD de Radio France, « Autismes, les combats d'une vie » (31 mars, 1-2-3 avril 2025). Disponibles en lignes : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/lsd-la-serie-documentaire> (consultés le 07/04/25).

## ANNEXE – extrait de la présentation de Fernand Deligny par Sandra Alvarez de Toledo<sup>38</sup> :

« Fernand **Deligny** est né en 1913 à Bergues, à 60 kms de Lille, près de la frontière belge. Il passe sa petite enfance (le temps de la guerre) en Dordogne, à Bergerac, avec sa mère Louise. Son père est tué au combat en 1917, et il devient Pupille de la Nation en 1919. Son enfance et son adolescence se déroulent à Lille, où il vit avec Louise et ses grands-parents maternels (...). Il abandonne des études de psychologie et de philosophie et passe une grande partie de son temps dans les salles obscures et au ciné-club (...). Il dirige une revue estudiantine, Lille-Université, dans laquelle il publie des comptes-rendus de films de production courante et expérimentaux (...). Il découvre **l'asile d'Armentières**, qui agit sur lui comme une véritable révélation. *J'aimais l'asile. Prenez le mot comme vous voulez : je l'aimais, comme il est fort probable que beaucoup de gens aiment quelqu'un, décident de faire leur vie avec. Il s'agissait bien d'une présence vaste, innombrable, mais dont l'unité était évidente*<sup>39</sup>. Après son service militaire à Paris, il est instituteur suppléant dans deux classes spéciales, à Paris puis à Nogent-sur-Marne. Il adapte les principes de l'école active (Célestin Freinet). Il **retourne à Armentières en 1938** et, après six mois de mobilisation, y reste trois ans comme instituteur spécialisé puis comme éducateur. **Pavillon 3**, son premier livre, paraît en 1944. En 1943, il est appelé comme conseiller pédagogique par le Commissariat à la Famille et ouvre un foyer de prévention de la délinquance à Wazemmes, quartier industriel et populaire de Lille. Il prend deux ans plus tard la direction du **COT** (Centre d'Observation et de Triage), organisme géré par l'ARSEA du Nord (Association de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence déficientes et en danger moral). Il est licencié au bout de dix-huit mois.

<sup>38</sup> Présentation de F. Deligny par Sandra Alvarez De Toledo pour le dossier « Le cinéma de Fernand Deligny » (Josée Manenti, Sandra Alvarez de Toledo, Patrick Leboutte, Jean-Louis Comolli, Fernand Deligny) compris dans le DVD *Le Cinéma de Fernand Deligny*.

<sup>39</sup> F. DELIGNY, *Le Croire et le craindre*, Paris, Stock, 1978.

Il publie *Graine de crapule. Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver*, qui établit sa réputation d'éducateur libertaire, en 1945. *Les Vagabonds efficaces*, récit de son séjour à la direction du COT, paraît deux ans plus tard. En 1946, il prend pour quelques mois la direction de *Travail et Culture* pour la région du Nord. Il y rencontre Chris Marker et André Bazin qui animent la section cinématographique de l'association (...). Avec le soutien du psychobiologiste Henri Wallon et du psychiatre Louis Le Guillant, personnalités éminentes du parti communiste (...), il crée à Paris *La Grande Cordée*, "tentative de prise en charge "en cure libre" d'adolescents caractériels, délinquants et psychotiques". L'association s'appuie sur les mouvements d'éducation populaire et sur un réseau de militants communistes, trotskystes et anarchistes. Les adolescents sont envoyés pour des apprentissages professionnels dans des familles d'accueil ou dans des auberges de jeunesse. Durant l'été 1954, *La Grande Cordée* séjourne dans le Vercors (...). À l'issue de ce séjour, Deligny publie dans *Vers l'Education Nouvelle*, (...), un texte intitulé « **La caméra, outil pédagogique** » qui témoigne de la place qu'il entend donner au cinéma dans l'organisation.

En 1955, Deligny accompagné d'Huguette Dumoulin, Josée Manenti et quelques membres de l'association, quitte Paris pour poursuivre *La Grande Cordée* en milieu rural. Ils vivent en Haute-Loire, dans l'Allier, et en Cévennes, reconstituant à chaque occasion un milieu de vie et des conditions d'apprentissage. Deligny écrit *Adrien Lomme*, son seul roman, qui paraît en 1958 chez Gallimard. De cette époque datent ses premières réflexions sur le langage et le tracé. **François Truffaut** rend visite à Deligny sur les conseils d'André Bazin. Le jeune cinéaste achève l'écriture des *400 coups*. Deligny lui suggère l'idée de la fugue de l'enfant vers les plages du nord, à la fin du film. Deligny sollicite ensuite l'aide de Truffaut pour produire *La Vraie Vie*, dont il envisage de confier la réalisation aux adolescents. Le film, qui devait faire l'apologie des procédés de *La Grande Cordée* (par contraste avec la vie en structure fermée), n'a pas lieu. Le tournage du *Moindre Geste* commence en 1963 dans les environs d'Anduze. Deligny écrit une fable de quelques lignes et met en scène. (...) Yves G., adolescent confié à Deligny en 1957, joue le rôle principal. Le film (...) est présenté à la semaine de la Critique à Cannes en 1971. Il sort dans les salles en 2004.

De 1965 à 1967, Deligny est invité à la clinique de **La Borde** par Jean Oury et Félix Guattari. Il ne participe que de loin au travail thérapeutique et manifeste la plus grande méfiance à l'égard de la psychanalyse. Il dirige un atelier de peinture, fabrique des jouets pour les enfants de l'hôpital psychiatrique de Blois, et projette des films militants dans les cafés du Loir et Cher. (...) Il envisage de tourner des petits films d'animation, et des portraits de patients. On lui confie Jean-Marie J. (« **Janmari** »), enfant autiste d'une dizaine d'années dont la vivacité, l'adresse, et le mutisme absolu le fascinent. La réédition par Lucien Malson du rapport de Jean Itard sur Victor, le sauvage de l'Aveyron, était parue deux ans plus tôt, en 1964.

1967 : Deligny quitte La Borde pour (...) Graniers, près de Monoblet, dans les **Cévennes**. Avec [plusieurs comparses] – dont aucun n'est éducateur professionnel –, il fonde autour de Janmari un réseau d'enfants autistes. Les enfants vivent dans des campements éloignés les uns des autres d'une dizaine de kilomètres, les "aires de séjour". Ils participent à l'organisation du « coutumier » réglé selon le principe du "besoin d'immuable" qui est le leur. Les premiers enfants sont confiés à Deligny par Maud Mannoni, Françoise Dolto et Émile Monnerot, psychiatre à Marseille.

Dès 1969, Deligny invente la pratique des **cartes et des "lignes d'erre"**, transcriptions graphiques des parcours et des gestes des autistes dans le territoire des Cévennes. (...) Les cartes inspirent à Gilles Deleuze et Félix Guattari l'idée de rhizome (*Rhizome*, 1976). (...) Renaud Victor, cinéaste autodidacte,

tourne *Ce Gamin, là* dans les Cévennes en 1974. Le film est un document poétique centré sur le personnage de Janmari (...).

L'expérience de Deligny devient le pôle d'attraction d'un courant antipsychiatrique protéiforme. Son indépendance radicale à l'égard des institutions, sa critique du langage appuyée sur l'expérience concrète de l'autisme et son communisme inorthodoxe lui attirent l'intérêt de nombreux intellectuels, philosophes (Louis Althusser et Marcel Gauchet), psychiatres et psychanalystes (Roger Gentis, Jacques Nassif, Françoise Dolto), sociologues, éducateurs et chercheurs en sciences de l'éducation. Les communautés thérapeutiques se multiplient, plus ou moins directement inspirées de la "tentative". (...)

À la fin des années 1970, la pratique des lignes d'erre est remplacée par la **vidéo à l'usage des parents des autistes**. La pensée de Deligny sur le langage, le pouvoir, l'humain, l'espèce, prend une tournure philosophique et anthropologique. Il est plus isolé, moins sollicité. Le réseau se réduit. Il rédige *Acheminement vers l'image* et entreprend un second film avec Renaud Victor, *Fernand Deligny, à propos d'un film à faire*, dans lequel il médite sur les rapports entre langage et image. Après avoir abandonné *L'Enfant de citadelle*, Deligny écrit deux derniers recueils d'aphorismes, *Copeaux*, et *Essi* (Et-si-l'homme-que-nous-sommes). Il meurt le 18 septembre 1996, laissant à Gisèle Durand et Jacques Lin [deux de ses fidèles comparses] la charge de poursuivre sa tentative ».

#### TABLE DES MATIÈRES :

|       |                                                                                                                                                                                                      |    |
|-------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| I.    | PRÉAMBULE .....                                                                                                                                                                                      | 1  |
| II.   | INTRODUCTION .....                                                                                                                                                                                   | 2  |
| III.  | ARMENTIÈRES, 1938 + 1 <sup>ER</sup> OUVRAGE, <i>PAVILLON 3</i> , 1943 .....                                                                                                                          | 2  |
| IV.   | EXPÉRIENCES LILLOISES : COMMISSARIAT À LA FAMILLE ET COT, 1943-1945 + 2 <sup>ÈME</sup> ET 3 <sup>ÈME</sup> OUVRAGES ( <i>GRAINE DE CRAPULE</i> , 1945 ET <i>LES VAGABONDS EFFICACES</i> , 1947)..... | 4  |
| V.    | LA GRANDE CORDÉE (DÈS 1947) + 4 <sup>ÈME</sup> OUVRAGE ( <i>LA CAMÉRA</i> , <i>OUTIL PÉDAGOGIQUE</i> , 1955).....                                                                                    | 5  |
| VI.   | 5 <sup>ÈME</sup> OUVRAGE ( <i>ADRIEN LOMME</i> , 1958) .....                                                                                                                                         | 6  |
| VII.  | <i>LE MOINDRE GESTE</i> (TOURNAGE, 1963 ; CANNES, 1971 ; CINÉMAS, 2004) .....                                                                                                                        | 7  |
| VIII. | CLINIQUE DE LA BORDE (1965-1967) + « MODE » DE L'ENFANT SAUVAGE + ARRIVÉE DE <i>JANMARI</i> (1966)....                                                                                               | 8  |
| IX.   | LA TENTATIVE DES CÉVENNES AVEC LES ENFANTS MUTIQUES (1967).....                                                                                                                                      | 10 |
| X.    | CARTES ET LIGNES D'ERRE (1969) + <i>CE GAMIN, LÀ</i> (1974), MATÉRIAUX UTILES.....                                                                                                                   | 13 |
| XI.   | MORT DE DELIGNY (1996) + SUITE DE LA TENTATIVE.....                                                                                                                                                  | 14 |